

La première rue à droite est en sens interdit, la deuxième également, la troisième est en sens unique et je m’y engage, je parcours environ cent mètres et je tourne à droite pour reprendre la première dans le bon sens. Jusqu’à aujourd’hui, je maudissais les systèmes de guidage par satellite réservés aux conducteurs en panne de cerveau ; depuis une demi-heure que je tourne, le mien commence à disjoncter.

Le panneau, à demi dissimulé sous les branches trop épaisses d’une haie mal entretenue, indique *Rue des Goélands*. Une ampoule se rallume dans ma guirlande cérébrale encore en court-circuit.

La rue est presque vide. Vu la longueur des murs de clôtures, il ne doit pas y avoir plus de cinq propriétés de part et d’autre ; je décide de garer la voiture et de continuer à pieds.

Quatre manœuvres pour un créneau acceptable : avant de descendre, je vérifie que personne n’a assisté à cette lamentable leçon de conduite. Dans ma tête, l’ampoule s’est éteinte et la guirlande est de nouveau en deuil.

Du côté gauche, aucune des maisons ne correspond aux indications. À droite, les deux premières sont invisibles depuis le trottoir et leurs portails fermés. La troisième arbore, vissée sur un des piliers du portail, une plaque de cuivre verdie par les intempéries, sur laquelle une baleine gueule ouverte expulse un jet d’eau. La guirlande s’est remise à clignoter sur fond de musique foraine.

Je me demande pourquoi un jeu aussi stupide et enfantin me procure une telle sensation.

Le portail est ouvert, je remonte une allée gravillonnée, entourée d'une végétation touffue mais bien entretenue, qui débouche sur une esplanade. À ma droite, se dresse un petit bâtiment aux allures d'écuries ; il doit abriter les garages et les dépendances. Au fond, un court de tennis dont le filet traîne par terre. À gauche, la maison.

Elle devrait avoir un air sinistre avec ses murs de pierres grises et ses boiseries rouges, écaillées par le soleil, mais de petits détails, comme le filet de pêche suspendu au balcon, la rame de bateau en guise de rampe d'escalier ou les lampes tempête accrochées aux murs, lui donnent l'aspect rassurant d'un refuge.

Ma main gauche enfoncée dans la poche de mon blouson serre le morceau de papier plié en quatre, pendant que la droite maintient enfoncé le bouton de la sonnette muette.

— Voilà ! J'arrive – la voix résonne derrière la porte qui s'ouvre en silence.

— Capitaine Achab ? – je me mords les lèvres d'avoir encore laissé divaguer mon imagination abusée par le nom sous la sonnette et l'apparition de l'homme aux cheveux grisonnants mal coiffés et aux yeux bleus délavés.

— Armand Tervilhe – il tend la main en souriant – bel exemple de distorsion de la pensée.

— Adèle Victor – je prends la main tendue, mon visage brûle.

— Entrez et installez-vous au salon, je retourne surveiller le thé.

Il a déjà disparu, je referme la porte et pénètre dans la pièce qu'il m'a désignée d'un geste rapide.

Sur le seuil, je marque un temps d'arrêt, mes yeux parcourent la pièce sans se fixer sur un objet précis, mon cerveau tente d'enregistrer ce qu'il découvre et de l'associer à des images connues.

La pièce est immense. La partie face à l'entrée fait penser à une piste de danse, sûrement à cause du piano à

queue entouré de fauteuils et de lampes qui l'occupent ; à droite, une longue table entourée de chaises hautes marque le coin repas ; sur le grand tapis marocain qui délimite l'espace détente, un canapé et des fauteuils en cuir entourent une table basse encombrée de revues et de bouquins.

Des étagères et des vitrines pleines de livres et de maquettes d'avions ou de bateaux tapissent les murs.

La pièce est ceinturée par une mezzanine qui permet l'accès aux pièces à l'étage. Sur le mur du fond, un grand vitrail surplombe l'escalier et donne à la pièce cet éclairage étrange et kaléidoscopique.

L'apparition d'Armand, un plateau à la main, interrompt mon inspection.

— Entrez et installez-vous.

Muette, j'avance et m'installe sur le fauteuil face à lui

— Vous devez être la remplaçante de Clown ?

— D'un clown ? – il a l'air déçu de mon ignorance.

— Vous avez rencontré le marchand d'histoires ?

— Le marchand de quoi ? – je commence à douter de sa santé mentale.

— Vous ne semblez pas savoir grand-chose ? – il me parle comme à une débile – vous travaillez bien au B.I.A ?

— Depuis ce matin.

— Pourquoi cette visite ?

— En arrivant au bureau du B.I.A, j'ai été accueillie par un homme jeune, Julien Levacher – je marque un temps d'arrêt – il m'a paru bien esseulé dans ces locaux vides, pas l'ombre " d'un marchand de clowns" pour lui tenir compagnie – je surveille sa réaction – Il m'a demandé de revenir demain à neuf heures et m'a glissé ce message – je lui tends le papier chiffonné que j'ai sorti de ma poche.

Il lit à haute voix : *La maison de Jonas dans la rue des amis de Jonathan, sonnez* – il me le rend avec un léger sourire.

— Bonne déduction, pourquoi avez-vous choisi de travailler au B.I.A ?

— Je n'ai rien choisi du tout, il y a trois jours j'ignorais jusqu'à son existence.

— Buvez votre thé, il va refroidir.

— C'est quoi ?

— Du thé vert à la menthe.

— Mon préféré.

— Le hasard fait parfois bien les choses, racontez-moi votre aventure.

— Je suis responsable du service juridique au ministère des Affaires Étrangères.

— Vous semblez jeune pour ce poste.

— À la fin de mes études d'avocate, les concours et les circonstances se sont parfaitement enchaînés, jusqu'à jeudi dernier.

— Et que s'est-il passé jeudi ?

— Le chef de cabinet est entré précipitamment dans mon bureau avec une tête d'enterrement et m'a tendu un document officialisant ma mutation immédiate, devant ma surprise et mon refus de quitter mon poste, il a décidé de déranger le ministre pour régler cette "erreur administrative".

— Et alors ?

— Il est revenu une heure plus tard pour m'annoncer que Monsieur le Ministre ne pouvait intervenir pour régler mon problème.

— Pourquoi ?

— Le donneur d'ordre était trop haut placé.

— Qui était-ce ?

— Il m'a annoncé que j'étais convoquée par le président du Sénat le lendemain à neuf heures.

— Comment s'est déroulée l'entrevue ?

— J'ai été reçue comme une princesse, un huissier attentionné m'a conduit au bureau du président, l'entretien a duré une heure. Il m'a expliqué que mon choix s'était

imposé et que je devais accepter ce poste. Face à ma colère et ma menace de démission, il s'est engagé à s'occuper de mon reclassement à la fin de mon intérim, dans trois mois.

— Vous comptez rester trois mois ?

— C'est ce qui est prévu, pas un jour de plus – il sourit – Qu'est ce qui vous fait rire ?

— Votre détermination, votre priorité est donc de trouver un logement ?

— Oui, dès demain je cours les agences pour trouver un meublé.

Il se lève et me fait signe de le suivre, dans un couloir il ouvre une porte et nous pénétrons dans un salon décoré avec goût.

— Voilà, salon, chambre, cuisine et salle de bain, cette porte donne directement sur le jardin, vous n'aurez pas besoin de passer par la maison et vous serez totalement autonome.

Je reste silencieuse, j'ai du mal à croire aux miracles.

— Qui habitait ici ?

— Ma fille lorsqu'elle faisait ses études.

— Et maintenant ?

— Elle est mariée et vit en Australie, le studio est inoccupé. Vous acceptez ?

— Oui – je n'ai pas hésité une seconde.

— Merci.

— De quoi ?

— D'accepter, c'est une marque de sympathie.

— Pourquoi me l'avoir proposé ?

— C'est la suite du jeu – avant que je réponde, il me glisse dans la main un papier semblable au mien.

Visite à seize heures, thé menthe, si sympathie, Madame Jonas, si difficultés pour convaincre, sortez Incognito – Phil.

— C'est votre marchand d'histoires ?

— Oui, Philippe Lemarchand, je crois qu'il travaille encore au B.I.A.

— Pourquoi encore, vous n'êtes pas sûr ?

— Avec lui, on n'est jamais sûr de rien, ça fait quelque temps que je ne l'ai pas vu.

— L'histoire a son épilogue, je suis dans la baleine. Pourquoi devriez-vous sortir discrètement pour finir de me convaincre d'accepter votre offre ?

— Vous ne pouvez pas comprendre.

Dans le couloir, il ouvre une autre porte et libère un chien bas et trapu : on dirait une anamorphose avec ses grosses pattes et ses oreilles immenses. Instinctivement, je me suis accroupie, il se jette dans mes bras et me lèche consciencieusement le visage.

— C'est un Hound ?

— C'est Incognito ! Merci de m'avoir épargné du « mais c'est le chien de Colombo ».

— Qui est Colombo ? – son rire est communicatif, de sa voix grave le chien s'est joint à nous.

Nous avons regagné le salon, Inco (c'est son surnom) sur nos talons.

— Dites-moi Armand, quand pourrais-je m'installer ?

— Quand vous le voudrez !

— Ce soir ?

— Aucun problème, vous devrez impérativement respecter deux consignes : voilà une télécommande pour la fermeture et l'ouverture du portail ; il doit toujours être fermé et vous devez surveiller la phase d'ouverture ou de fermeture pour qu'il ne s'échappe pas – il montre le chien du doigt – il est fugueur et très malin et si vous le laissez entrer chez vous, mettez un mouchoir à la poignée de la porte du couloir afin que je sache où il est, je suis inquiet de nature. Autrement, vous pouvez faire tout ce que vous voulez dans cette maison, sauf y mettre le feu, d'accord ?

— D'accord ! Je vais chercher mes affaires.

— Garez votre voiture près des garages, la porte extérieure du studio est ouverte, ce soir je vous invite à dîner.

— Je ne veux pas vous déranger.

— Mille questions vous brûlent les lèvres et dès demain vous allez être débordée par votre boulot, c'est sans chi-chi, pâtes à la bolognaise, ça vous va ?

— Parfait, à tout à l'heure.

*

J'ai rangé mes affaires et fait le tour du propriétaire ; « madame fille » tenait à son indépendance et avait mis un verrou du côté intérieur de la porte de communication. Je décide de reporter au lendemain la visite du jardin et me dirige vers le salon.

Armand a déjà dressé la table, le chien dort sur le tapis et les bruits de vaisselle m'indiquent la direction de la cuisine.

— Puis-je vous aider ?

— Installez-vous, je commence le service.

Pendant le repas, nous avons parlé de la pluie et du beau temps en mangeant des pâtes délicieuses et bu un excellent vin, mais ma curiosité refait surface.

— Que faisiez-vous dans la vie, Armand ?

— Pilote.

— Militaire ?

— Pilote de ligne.

— Vous avez piloté des Caravelles ou des Super-Constellations ?

— Vous savez, je n'ai pas connu Blériot ni volé avec Mermoz, j'ai fait ma carrière sur Boeing, j'ai terminé commandant sur un 747.

— Je ne voulais pas vous vexer, je n'y connais rien en avion.

— Je ne me sens pas vexé mais vieilli – il cligne des yeux – et vous, quelles sont vos passions ?

— Mes passions ?

Il m'encourage :

— Oui ! Par exemple la lecture, vous lisez ? – il désigne les bibliothèques.

— Ces dernières années, des rapports et des statistiques.

— Le sport, la musique, les vêtements, les voitures ?

— Non. Est-il indispensable d'avoir de telles passions ?

— Le travail est donc votre seul pôle d'intérêt ?

— Je ne me suis jamais posé cette question.

— Vous avez un mari ou un petit ami – il voit ma surprise et se reprend – excusez-moi, je suis indiscret, oubliez la question.

— Non, vous n'êtes pas indiscret, actuellement je n'ai aucun lien affectif.

— Votre président ne s'est pas trompé, vous êtes la candidate idéale, libre, intelligente et boulot-passion.

— Comment connaissez-vous le B.I.A ?

— Par ma rencontre avec Philippe et Jean-François.

— Racontez-moi comment vous avez fait leur connaissance.

— Vous semblez aimer les histoires. C'était un mardi après-midi, j'étais dans le garage devant la « Vincent » que j'avais mise en pièces détachées avec l'espoir de la restaurer...

— C'est quoi, une Vincent ?

— Une moto ancienne, une de mes passions... Et donc je vois apparaître devant la porte deux jeunes hommes, je n'avais pas encore le chien et le portail restait souvent ouvert, le plus grand des deux me tend une carte et m'interpelle :

— Monsieur Tervilhe ?

— Lui-même.

— Je suis Jean-François Achille du B.I.A...

— *C'est lui Clown ?*

— Oui, mais cessez de m'interrompre ou je vais perdre le fil de l'histoire :

« Et voici mon collègue Philippe Lemarchand, nous aimerions vous entretenir d'une affaire importante.

Je leur propose de discuter à l'intérieur et leur demande de me suivre ; arrivé sur le perron, je m'aperçois que le dénommé Philippe est toujours devant le garage à contempler le tas de pièces, l'autre lui fait signe de nous rejoindre, ils prennent place au salon où je leur propose une bière, le grand reprend la parole.

— Notre visite concerne Pierre-Henri Viroflay.

C'était un sénateur, mais surtout un ami d'enfance dont j'avais appris la mort par les journaux deux jours auparavant.

— Oui, je suis au courant, vous enquêtez sur le meurtre ? — ils se consultent du regard.

— Mon collègue va vous poser quelques questions.

Philippe me fixe avec un regard vide, je crois naïvement que ses pensées sont à des années lumière de cette affaire aussi suis-je surpris par le ton de sa voix.

— D'abord, je voudrais vous préciser que nous ne sommes pas des policiers mais de simples récolteurs d'histoires — il marque un temps d'arrêt — vous avez passé votre jeunesse avec les frères Pierre-Henri et Hubert Viroflay ?

— Mon père était le régisseur de la propriété familiale.

— Comme tous les gamins, vous jouiez à la guerre, aux cow-boys et aux Indiens ?

— Bien sûr !

— Qui était le chef de votre bande ?

— Dans le village nous étions six gamins du même âge, mais c'est Hubert qui organisait les jeux et tenait le rôle du chef.

— Votre bande avait-elle un repaire dans la propriété, un endroit secret ?

— Oui, un chêne aux branches fourchues entre lesquelles nous avons construit une cabane, nous y montions à l'aide d'une corde.

— Où était-il ?

— Dans le petit-bois derrière l'étang, pourquoi ?

— Le tas de pièces dans le garage, c'est une HRD Vincent ?

— Oui.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas remontée plus tôt ?

— Le décès de mon épouse !

— Désolé, je dois passer un coup de fil – il sort de la pièce avec son portable – mon collègue va vous tenir compagnie.

Pendant sa courte absence, Jean-François déambule silencieusement autour du salon, admirant les maquettes et regardant les livres ; le retour de son copain le libère d'un poids.

— Notre travail est terminé, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

Ils se dirigent vers la porte. Sur le perron Phil se retourne.

— À votre place, je remonterais cette moto.

— J'envisage de m'en séparer en l'état.

— Je sais, ce serait une erreur, trouvez quelqu'un pour la restaurer.

— Pourquoi pas vous ?

— Pourquoi pas, peut-être en reparlerons-nous, au revoir Armand.

Le samedi suivant, je n'ai pas été surpris de le revoir, nous avons fait connaissance devant un café et nous avons sympathisé. Le dimanche, il commençait à restaurer la moto. La semaine suivante, Jean-François faisait son apparition pour l'aider. Parallèlement à la mécanique, ils ont remis en état le terrain de tennis pour organiser des tournois avec des copains, très vite nous sommes devenus amis, ils me considèrent un peu comme un vieux frère expérimenté. »

— À quand remonte cette rencontre ?